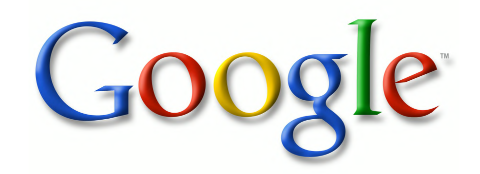




LE

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

LETTRE ADRESSÉE

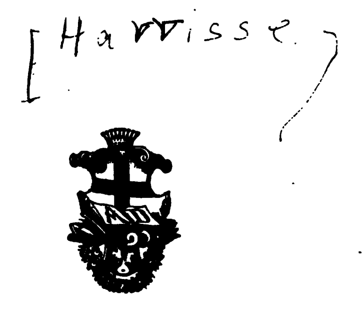
À SON EXCELLENCE

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DU ROYAUME D'ITALIE

PAR

UN CITOYEN AMÉRICAIN



GÊNES

A. DONATH, ÉDITEUR

44, Via Luccoli

MDCCCLXXXVII



GENOVA, 1887 — Tipografia Marittima, via Caffaro, N. 18 rosso.

LE QUATRIÈME CENTENAIRE
DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

A Son Excellence Monsieur le Ministre
de l'Instruction Publique
à Rome.

Monsieur le Ministre,

Il s'agit de Christophe Colomb; c'est-à-dire d'une gloire non seulement génoise, mais italienne et universelle. C'est pour cette raison que je viens aujourd'hui solliciter votre approbation et le concours officiel que vous seul pouvez accorder. J'ai pensé qu'en ma qualité de citoyen américain, il me serait permis de faire entendre ma voix dans la patrie de cet homme illustre.

Le 12 octobre 1892, il y aura quatre siècles que Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. L'Espagne et les deux Amériques se préparent à célébrer avec éclat ce glorieux anniversaire. L'Italie, qui a vu naître les hommes auxquels revient l'insigne mérite d'avoir conçu et accompli une entreprise aussi mémorable:

Toscanelli [1], Colomb, Cabot, Vespuce, prendra sans doute part aux fêtes; mais il serait à désirer que ce ne fut pas seulement par des banquets, des discours et des feux d'artifice. C'est surtout par une œuvre utile et durable qu'elle devrait s'associer à une commémoration que justifient sa juste fierté, l'histoire de la science et la gratitude du genre humain.

Or pourquoi les Italiens ne publieraient ils pas, à Gênes ou à Rome, un recueil complet des écrits du grand navigateur qui nous sont parvenus? [2] On en possède soixante-quatre, dont vingt-cinq au moins sont des manuscrits autographes [3]. Presque tous ont été publiés et traduits; mais les textes demandent à être revus, enrichis de notes dites perpétuelles et réunis dans un volume spécial. Je ne vois pas de proposition plus digne de Christophe Colomb et de l'Italie.

En soi, ce travail ne serait ni difficile ni très dispendieux, et peut-être estimerez-vous qu'il pourrait être accompli sans le concours de la nation et de son gouvernement. Tel serait le cas, en effet, si le projet, comme je le conçois, ne devait pas dépasser la publication d'écrits déjà connus.

Les sciences historiques ont des droits que de nos jours nul ne saurait méconnaître. Elles exigent qu'on recherche tous les documents enfouis dans les archives, afin que chaque fait douteux ou imparfaitement compris soit éclairci et commenté. Malheureusement, l'initiative individuelle est insuffisante pour surmonter les obstacles que soulèvent dans ce genre d'investigations les vues

étroites, un patriotisme mal entendu, l'indifférence et les préjugés. En pareille matière, si l'impulsion peut venir d'un individu, elle réclame l'appui du gouvernement, qui seul a le droit d'ordonner et le pouvoir de se faire obéir. Il ne s'agit pas ici de porter atteinte à une propriété privée dont le caractère et la jouissance intéressent seulement le possesseur. Ce que la science et le progrès revendiquent, c'est un bien appartenant à tous, en vertu du devoir que la conscience impose à chacun de nous de développer ses connaissances et ses facultés.

On ne saurait douter que là où l'administration ne peut agir par la voie directe, ses appels ne soient entendus. Il en sera certainement ainsi pour célébrer le plus grand événement des temps modernes et pour retracer la vie de l'homme qui l'a préparé. Alors, le patriotisme et la raison l'emportant sur de mesquines jalousies, on peut s'attendre à voir les archives communales et privées s'ouvrir devant le mandataire chargé par l'État d'une mission légitime et nationale. C'est ce résultat qu'il importe d'atteindre.

Nous devons d'autant plus le désirer que l'Italie comprit avant les autres nations, avec une prévoyance qui leur échappait, la véritable portée des premières navigations transatlantiques. Il en est résulté que ce noble pays, auquel la civilisation européenne devait déja deux fois son essor, devint aux XVe et XVIe siècles, le centre de propagation des faits et des idées apportés du nouveau monde.

Non seulement les principaux navigateurs, à l'époque

appelée par les historiens « le siècle des découvertes maritimes [4], » étaient de nationalité italienne, mais ce furent des Italiens qui, dans les ports de l'Espagne et du Portugal, équipèrent la plupart des expéditions [5] et répandirent les nouvelles en Europe. Outre les ambassadeurs que Venise, Gênes et les princes de l'Italie envoyaient auprès des Rois-Catholiques et à la cour d'Emmanuel le Fortuné, ces puissances possédaient de nombreux correspondants volontaires ; car alors tout Italien résidant à l'étranger, considérait comme un devoir de transmettre à son souverain les renseignements susceptibles de lui être utiles. C'étaient, à Cadix, Simone del Verde [6] ; à Séville, Juanoto Berardi ; à Grenade, Angelo Trivigiano [7] ; à Lisbonne, Lorenzo Girardi [8], Bartholomeo Marchioni, Alberto Cantino [9], Benvenuto Benvenuti [10], Francesco de la Saeta [11], et beaucoup d'autres Florentins, Milanais, Vénitiens, Ferrarais ou Gênois, dont les noms ne viennent pas en ce moment sous ma plume ou dorment dans la poussière des archives [12]. On remarquait aussi des patriciens, comme Vicenzo Querini [13], qui visitait toute l'Europe à la recherche de détails sur les voyages lointains, ou Giro lamo Priuli [14], occupé à concentrer à Venise les informations venues du monde entier ; ou bien encore des lettrés comme Pietro Martyre d'Anghiera [15] qui envoyait régulièrement à Giovanni Borromeo, à Ascanio Sforza, à Pomponio Læti, à Léon X, les merveilleux récits qu'il était le premier à recueillir.

Ces relations de voyages ne présentaient pas seulement un attrait de curiosité. Les villes commerçantes et

manufacturières de l'Italie suivaient d'un œil inquiet des explorations destinées à tarir une source de richesses en leur enlevant le commerce avec l'extrême Orient. Venise et Gênes voyaient dans la voie tracée par Colomb une route plus facile pour atteindre des marchés dont elles avaient eu jusqu'ici le monopole; car alors on croyait que le nouveau continent était la côte occidentale de l'Asie et des pays visités par Marco Polo. Aussi les Italiens recueillaient avec avidité toutes les descriptions des contrées nouvellement découvertes, les traduisaient quand elles étaient écrites dans une langue étrangère, et les propageaient par l'imprimerie avec une activité surprenante. Dois-je rappeler les trois éditions du premier voyage de Colomb imprimées à Rome en 1493 [16]; la version en *terza rima* faite par Giuliano Dati et publiée quatre fois à Florence en deux ans [17]; la description du second voyage que rédigea Nicolò Scyllacio [18], à Pavie, sur des renseignements envoyés d'Espagne, et celle du quatrième voyage rapportée de ce pays par le Bressan Costanzio Bayvera [19] pour être imprimée à Venise? N'est-ce pas aussi aux expéditions de Colomb que nous devons le premier recueil de voyages? Commençant avec le *Libretto de tutta la navigation de Re de Spagna*, sorti des presses vénitiennes d'Albertino Vercellese en 1504 [20], l'idée se développe à Vicence en 1507 par les *Paesi nouamente retrouati*, et, en quelques années, la *raccolta* passe par six éditions italiennes et une latine, à Milan et à Venise [21]. L'impulsion est donnée et Martin du Redouer [22] à Paris, Jobst Ruchamer [23] et Henning

Ghetel [24] à Nürnberg copient cette collection de voyages, où les découvertes de Colomb et de Vespuce occupent la première place; mais que ce soit en français, en allemand ou dans le dialecte bas-saxon, ils ne font que traduire mot à mot les publications italiennes.

Ce qui a été imprimé n'est toutefois qu'une faible partie des récits adressés d'Espagne en Italie. Certes, le temps et l'incurie accomplirent leur œuvre de destruction, et les correspondances restées à l'état de manuscrits ne tardèrent pas à disparaître. Cependant elles ne furent pas toutes détruites. Les archives publiques et privées de la péninsule italique recèlent encore de ces documents; parfois il en surgit quand on s'y attend le moins. Ce genre d'écrits se rencontre surtout dans les chroniques restées longtemps inédites, comme, par exemple, celle de Domenico Malipiero [25]; mais il existe aussi des correspondances détachées et des recueils de pièces manuscrites qui ont donné en ces derniers temps une riche moisson. La lettre envoyée de Barcelone par Hanibal Januarius [26] à son frère, l'orateur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le More, et décrivant la découverte du nouveau monde; celle de l'ingénieur florentin Luca au duc de Mantoue sur le même sujet [27]; le récit de la seconde expédition de Christophe Colomb adressé de Valladolid à Piero Niccoli de Florence [28], et celui que renferme une lettre écrite de Savone par Michele de Cuneo [29]; la relation du troisième voyage rédigée par Simone Verde de San Lorenzo di Mugello, et extraite des papiers de Macchiavelli [30]; les documents manuscrits

du portefeuille de Alessandro Zorzi [31], réunis par ce savant voyageur pour une nouvelle édition de la *raccolta* de Vicence, sont les résultats de recherches relativement récentes.

On est donc fondé à croire que des investigations spéciales dans les archives de l'Italie, feraient connaître des pièces importantes se rapportant aux expéditions du grand navigateur gênois. Ainsi, Marin Sanudo, dans ses *Summarii di Storia Veneziana,* matériaux encore inédits pour servir à ses *Vite dei Dogi,* indique la *Chronica Delphinea* (aujourd'hui en partie égarée) [32], comme contenant une lettre de Colomb, datée des Canaries, le 15 février 1493, laquelle ne saurait être qu'un récit de son premier voyage.

L'historien peut aussi concevoir l'espérance de trouver en Italie des écrits autographes de Christophe Colomb. Quoique en disent Ramusio et Benzoni [33], je ne crois pas qu'il ait jamais fait de propositions à la République de Gênes. Colomb connaissait certainement le vieil adage que « nul n'est prophète dans son pays. » Des recherches entreprises au Palazzetto resteraient donc sans résultats. Le cas est autre pour les archives des grandes familles gênoises, car le célèbre navigateur annonce lui même dans sa lettre du 27 décembre 1504, avoir envoyé une relation de son quatrième voyage, avec un supplément, à Nicolò Oderigo [34], pour être remise à *Messer Gian Luigi,* qui est probablement Gian Luigi Fieschi [35]. Il parle aussi de lettres adressées à la *Signora Madonna Catalina* [36].

Quant à Venise, rappelons que Francesco Pesaro,

alors qu'il était membre du Conseil des Dix, c'est-à-dire à une époque assez rapprochée de nous, en l'année 1780, dit à Carlo Antonio Marin [37] avoir lu dans les papiers de ce Conseil un mémoire de Christophe Colomb proposant son entreprise à la Seigneurie. Ce serait, à certains égards, le document le plus intéressant qu'ont pût trouver; car la date marquerait une étape dans l'évolution des idées de Colomb, et nous renseignerait sur le lieu qu'il habitait avant d'aller tenter la fortune en Espagne. L'importance de semblables données se devine quand on pense que nous ne savons presque rien d'authentique sur sa vie depuis le 7 août 1473, jour où à Savone il figura avec sa mère dans une ratification de vente [38], jusqu'au 5 mai 1487 [39], date à laquelle il reçut à Cordoue, des mains du trésorier des Rois-Catholiques, une première gratification.

L'Eglise ne saurait non plus regarder ces investigations d'un œil indifférent. Surtout aujourd'hui que dans le palais du Vatican, au lieu de la bulle qui naguère menaçait de l'excommunication majeure le profane assez audacieux pour franchir le seuil des archives secrètes, se lit, ostensiblement gravée, l'inscription suivante:

LEO XIII PONT. MAX.
HISTORIAE STVDIIS CONSVLENS
TABVLARII ARCANA RECLVSIT,

Sa Sainteté ne refuserait certainement pas son bienveillant concours. Cet appui est des plus désirables.

Colomb a toujours revêtu ses projets d'un caractère religieux. Aussitôt qu'il eut accompli sa grande entreprise que, (je cite ses propres paroles), « toute la chrétienté devait célébrer par d'éclatantes actions de grâces adressées à la sainte Trinité, pour la gloire qui allait résulter de la conversion de tant de peuples à la sainte foi [40], » c'est au pape que Ferdinand et Isabelle en donnèrent d'abord la nouvelle. C'est aussi à Rome qu'en 1493 fut tracée la ligne de démarcation qui fixait les domaines de l'Espagne et du Portugal dans le nouveau monde [41]. Ces partages furent nécessairement précédés de notes diplomatiques, que l'historien a besoin de connaître. Il se pourrait même qu'on y trouvât annexées plusieurs cartes manuscrites.

Tout porte à croire que le Vatican renferme des pièces importantes [42] sur la découverte de ces régions lontaines et, peut-être, des lettres autographes de Christophe Colomb. Nous possédons le texte de celle qu'il adressa à Alexandre VI en février 1502 [43]; mais l'illustre marin, qui écrivait beaucoup, au point d'avoir inspiré un dicton à Francesillo de Zuñiga [44], le fou de Charles-Quint, dit avoir rédigé pour le pontife un récit imité des Commentaires de César [45]. Colomb a dû envoyer ce précieux écrit à Rome avant de partir pour son dernier voyage, ou l'adresser au retour à Jules II; car il croyait avoir trouvé au Guatémala les mines d'or où Salomon puisa ses richesses légendaires [46], et qui, selon lui, devaient fournir aux Rois-Catholiques les moyens de conquérir le Saint-Sépulcre sous les auspices de la papauté.

De tout temps les historiens se sont plu à décrire la jeunesse et la vie intime des grands hommes dont ils retraçaient les hauts faits. C'était une manière d'agrémenter leurs récits et de répondre au besoin qu'éprouve le lecteur de se représenter comme individu le héros dont il admire les exploits. A ce sentiment bien naturel sont venues se joindre de nos jours des considérations philosophiques. On veut savoir quelles furent l'origine, les parents, l'éducation, les premiers efforts des personnages devenus fameux dans toutes les sphères de l'activité humaine, et le milieu dans lequel leur facultés se développèrent. Le philosophe, le critique, le physiologiste même, espèrent trouver dans ces données l'explication de phénomènes intellectuels qui semblent se relier à une cause générale, dont on voudrait trouver la loi. Le moraliste enfin, y cherche des enseignements et des exemples qu'il importe de montrer à la jeunesse comme à l'homme qui pense et agit.

Envisagée sous ce point de vue, la vie de Christophe Colomb est une des plus curieuses que présente l'histoire des hommes célèbres. Elle se trouve aussi enveloppée d'énigmes, causées principalement par la vanité humaine, lorsque des commencements humbles et obscurs viennent aboutir à la fortune, aux honneurs et à la gloire. Ce mystère, qui a été la préoccupation constante de tous les biographes de Christophe Colomb, se rapporte surtout au lieu où il naquit, à l'époque de sa naissance, à

la condition de ses ancêtres et aux premiers temps de sa vie. Grâces aux documents tirés des archives tabellionnaires de Gênes et de Savone, on est aujourd'hui fixé sur ce que son origine, sa famille et son adolescence présentaient d'énigmatique.

Nous savons maintenant que loin d'être d'origine patricienne et de venir du Montferrat, de Plaisance, de Savone ou d'une des neuf petites localités de la Ligurie qui se disputent l'honneur de l'avoir vu naître, Christophe Colomb appartenait à une famille de modestes plébéiens [47], originaire de quelque village de la vallée de la Fontanabuona [48]. C'étaient de pauvres tisserands [49]. L'un d'eux, Giovanni Colombo, vint à Quinto [50], où il eut plusieurs enfants [51], dont un, Domenico, alla s'établir à Gênes vers 1439 [52]. De sa femme Susanna Fontanarossa, qui était du Bisagno [53], naquirent à Domenico quatre fils et une fille, laquelle épousa un charcutier ou marchand de fromages [54], appelé Giacomo Bavarello. L'aîné des fils fut le grand Christophe Colomb. Ce dernier, au 30 octobre 1470, se déclarait majeur de dix-neuf ans [55]; le 20 mars 1472, on le qualifiait, dans un acte notarié, de *lanerio de Janua* [56], et le 7 août 1473, il était encore à Savone [57].

Ces faits, qui vont à l'encontre de légendes répandues partout depuis trois siècles, sont démontrés par des pièces authentiques; mais ils ne font qu'aiguiser notre curiosité. Ce qui encourage l'historien consciencieux c'est que la source de ces preuves ne semble pas être tarie. Les dix-neuf documents découverts au Palazzetto de

Gênes en ces dernières années par M. le marquis Marcello Staglieno [58], et qui jettent une si vive lumière sur tant de points obscurs de la vie du fameux marin, justifient nos espérances. Et comme cet habile investigateur des archives génoises continue ses recherches, ce n'est pas de ce côté qu'il conviendrait de diriger l'attention des archivistes et l'influence de l'administration gouvernementale. C'est vers une localité voisine.

Au cours de l'hiver de 1470-1471, Domenico Colombo, père du célèbre navigateur, quitta Gênes pour aller s'établir à Savone avec sa nombreuse famille. Il y vécut au moins quatorze ans, du métier de tisserand et de la profession de tavernier [59]; comme autrefois il joignit à son atelier du Vico dritto Ponticello un petit commerce de fromages [60]. Pendant ce long séjour à Savone, Domenico, ainsi que tout le monde alors, eut souvent recours au ministère des notaires, car la moindre transaction commerciale et la plus petite quittance exigeaient l'intervention d'un de ces officiers publics. Il en est résulté de nombreux actes notariés qui, selon l'antique et prévoyante coutume italienne, furent versés dans les archives communales.

Au XVI[e] siècle, le protonotaire apostolique Giovanni Battista Ferreri, voulant réfuter les récits mensongers concernant la prétendue origine patricienne de Christophe Colomb, récits qui, propagés par l'Histoire de sa vie parue à Venise en 1571 sous le nom de son fils Fernand, commençaient à circuler en Italie, réunit treize de ces documents. Ce fut Giulio Salinerio, poëte, jurisconsulte et

érudit savonésien qui les publia, en 1602 [61]. Deux siècles plus tard, les Belloro, archivistes de profession, en découvrirent dix-sept autres dans les archives de Savone, et les firent imprimer en 1810 [62] et 1839 [63]. Les renseignements divulgués par ces pièces authentiques furent pour beaucoup de lecteurs une révélation, bien que l'idée générale qui s'en dégageait eût été exprimée dès le commencement du XVI[e] siècle par Antonio Gallo, par Bartholomeo Senarega et par Agostino Giustiniani [64].

Ces actes notariés ont fait connaître certains détails de la vie journalière des parents du pauvre apprenti tisserand, destiné à s'illustrer par la plus étonnante des découvertes. Lui-même y figure en personne plusieurs fois. Cependant les informations sont loin d'être complètes; or la période du séjour de Colomb à Savone est justement celle que nous aurions le plus d'intérêt à connaître. En effet, c'est quand son père vivait dans cette ville, gagnant sa vie à tisser du drap, aidé vraisemblablement dans ce pénible travail par son fils Christophe, que ce dernier se décida à abandonner complètement le métier pour se faire marin. Ce fut après le 7 août 1473 [65]; mais on voudrait savoir d'une façon plus précise l'époque à laquelle il quitta Savone et la Ligurie pour n'y plus revenir. D'âge à contracter, (sous les restrictions du Droit romain), ayant peut-être même atteint la majorité absolue, Colomb a pu figurer dans des actes autres que ceux dont-il a été fait mention, et qui se trouveraient encore dans les liasses non explorées de quelque notaire savonésien. Ce sont ces *filze* qu'il conviendrait d'examiner avec soin. Malheu-

reusement, ces recherches ne peuvent être menées à bien que par d'habiles paléographes; car le latin et l'écriture du XVe siècle sont presque indéchiffrables, et, tout en reconnaissant le zèle et l'intelligence des employés préposés à la garde des archives de Savone, j'ai lieu de croire qu'aucun d'eux n'est assez exercé en paléographie pour déchiffrer les vieux manuscrits. Il serait donc indispensable d'admettre dans ce dépôt, pour ces investigations spéciales, quelque archiviste compétent délégué par le Ministère de l'Instruction publique. Tout le monde y gagnerait; les Savonésiens plus que personne. D'ailleurs soyez convaincu, Monsieur le Ministre, que, en dépit de tous les obstacles, ces recherches se feront tôt ou tard. Pourquoi alors laisser passer une occasion si favorable, et ne pas prendre dès aujourd'hui l'initiative de patriotiques travaux?

Ma tâche serait assurément incomplète si les généralités que je viens d'exposer n'étaient pas suivies de quelques considérations pratiques.

Le format in-quarto, des dimensions adoptées pour le *Codice Diplomatico Colombo-Americano,* publié par l'ordre des Décurions de la ville de Gênes en 1823, me paraît être le mieux approprié.

Le livre ne devrait contenir ni images ni portrait de fantaisie: illustrations aussi dispendieuses que puériles; car il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'éffigie authentique de Christophe Colomb [66]. On pourrait cependant insérer

une vue de la Porte Saint-André [67] et de la maison portant le N° 37 du Vico dritto de Ponticello, mais restaurée, selon les renseignements techniques du XVe siècle [68]. L'une frappait journellement les regards de Christophe Colomb pendant son enfance, puisqu'il vivait à quelques pas de ce monument, et l'autre était sa demeure. C'est même dans cette modeste maison qu'il fit sans aucun doute son apprentissage de tisserand, et peut-être qu'il naquit [69].

Les documents autographes seraient publiés en fac-similés. Je suis persuadé que Son Excellence le duc de Veragua, descendant de Christophe Colomb et chef actuel de la famille, consentira à laisser photographier les vingt pièces qui se trouvent dans ses archives. Il en sera probablement de même pour celles que possèdent les Archives nationales de Madrid et la Biblioteca Colombina de Séville. Il y aurait avantage à insérer aussi cette précieuse catégorie de documents comme texte, dans le corps du livre, et de l'annoter.

Chaque document serait précédé d'une notice historique, critique et bibliographique, suivie des récits contemporains dispersés dans différents recueils, et de ceux que des recherches ultérieures auront fait connaître, et, pour la relation des quatre voyages, d'une carte décrivant le parcours accompli ainsi que les atterrissages, avec dates.

Les textes seraient tous revus sur les originaux, ou, à leur défaut, sur les manuscrits les plus anciens, et reproduits avec l'orthographe et les abréviations du temps;

autant du moins que nos caractères typographiques le permettent ou en gravant quelques poinçons.

L'ordre chronologique serait adopté, et l'on ajouterait au bas de chaque page les variantes empruntées aux différents manuscrits et aux premières versions latines et italiennes. Des notes philologiques et géographiques, ainsi que des renvois aux historiens de l'époque, éclairciraient les passages ou les mots douteux.

Ces annotations devront être succinctes, impartiales, puisées aux meilleures sources et soigneusement dégagées de tout esprit de polémique.

Le caractère universel et presque scientifique de cette publication dispense d'y ajouter une traduction en langue italienne des documents rédigés par Christophe Colomb en espagnol: le seul idiome dont il paraisse s'être servi après son arrivée en Espagne, même pour écrire à ses compatriotes; comme le montre sa correspondance avec Nicolò Oderigo et l'Office de Saint-George [70].

Les publications de ce genre exigent de nos jours une bibliographie spécialement afférente au sujet. On connaît environ 600 livres, brochures et articles de journaux ou de revues consacrés exclusivement à Christophe Colomb. C'est un hommage indirect rendu à sa mémoire, et je crois utile de les indiquer tous.

Une Cartographie est non moins nécessaire, bien que nous ne possédions pas une seule des nombreuses cartes marines que le grand navigateur gênois a dressées et dont il parle souvent. On conserve néanmoins des documents cartographiques contemporains de ses découvertes.

Le plus important de tous, la superbe mappemonde envoyée de Lisbonne à Hercule d'Este, en 1502 [71], se trouve même dans une bibliothèque publique italienne, à Modène, après avoir servi de paravent en ces dernières années dans une boucherie de cette ville. De toutes façons, il me paraît indispensable d'ajouter à ce recueil un catalogue raisonné des routiers, portulans et planisphères se rapportant au nouveau monde et qui furent dessinés ou gravés depuis l'an 1500, date de la mappemonde de Juan de la Cosa, laquelle est le plus ancien monument de la géographie colombinienne connu, jusqu'en 1616, époque du retour de Wilhem Shouten et de William Baffin qui, l'un en doublant le cap Horn, l'autre en atteignant le 78° de latitude nord, accomplirent le périple du continent transatlantique.

Une introduction est sans doute nécessaire; mais quel genre devra-t-on adopter? Une biographie succincte de Christophe Colomb n'apprendrait rien au lecteur, et toute histoire détaillée serait hors de proportion avec le reste du livre. Je n'ignore pas non plus que le sujet invite à faire la part de l'éloquence et de la littérature; c'est-à-dire à insérer un éloge académique, qui servirait de chapitre préliminaire. Permettez-moi d'en écarter l'idée. Le panégyrique de l'illustre navigateur, dont vingt villes, peut-être, se proposent de célébrer le génie et la gloire, sera l'objet, n'en doutez pas, de nombreux imprimés dans les deux hémisphères. Un discours de plus à la louange de Christophe Colomb serait, à bien des égards, une répétition, excusable, mais qu'il nous est loisible d'éviter.

Pourquoi ne pas profiter d'une occasion si propice pour décrire et revoir, au point de vue documentaire, les raisons alléguées par les villes et les villages de l'Italie qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Christophe Colomb? Personne n'ignore que Gênes, Savone, Nervi, Albissola, Bogliasco, Cosseria, Quinto, Finale, Oneglia, Milan, Modène, Cuccaro, Pradello, Plaisance, Cogoleto, avancent cette prétention. Il y aurait utilité à l'examiner, une fois pour toutes, mais comme simple question historique et sans aucune arrière-pensée. Les faits et les documents seraient analysés avec la précision et la loyauté qu'impose la critique moderne en histoire. Ce n'est pas qu'on puisse espérer convaincre toutes les parties intéressées. Cette enquête impartiale détruira trop de légendes et d'illusions. Mais il ne s'agit pas ici de flatter les sentiments étroits qu'inspire toujours et partout un patriotisme mal entendu. La tâche est plus noble. C'est la vérité absolue que nous devons chercher et répandre dans l'intérêt de tous!

L'ouvrage formerait un volume grand in-quarto, d'environ 500 pages, que l'on tirerait à 500 exemplaires, sur le beau papier de fil fabriqué à Voltri. L'édition entière serait distribuée gratuitement aux principales bibliothèques des deux mondes, comme hommage du gouvernement italien; mais il serait permis à tous les libraires d'en publier une édition ou traduction faite à leurs frais pour être mise dans le commerce.

Voilà, en ses lignes essentielles, le projet que j'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de soumettre à votre haute appréciation. Il est dicté par le désir que nous éprouvons tous de voir célébrer sans banalité le souvenir du plus audacieux génie dont l'histoire fasse mention. Les exploits des héros qui ont éclairé le monde retentissent surtout dans le passé. Pour Christophe Colomb, une partie seulement de son œuvre appartient aux siècles écoulés; l'autre attend son entière évolution de l'avenir, et personne encore ne peut en calculer toute la grandeur. Le but de mon humble supplique est de voir remémorer sa merveilleuse entreprise par les récits mêmes qu'il nous en a laissés, et de rappeler ce grand exemple de la destinée des âmes viriles à ceux qui doutent et désespèrent.

Comptant sur un concours que le patriotisme et l'esprit si éclairé de Votre Excellence me permettent d'espérer, je suis, avec le plus grand respect,

Son tout dévoué serviteur

Henry Harrisse

Citoyen américain.

Ce 1er novembre 1887.

NOTES

1. Le 25 juin 1474, dix-huit ans avant la découverte du nouveau monde, Paolo del Pozzo Toscanelli (né en 1397, mort en 1482), écrivait de Florence au chanoine lisbonnais Fernam Martins une lettre où se trouve ce passage : « Je t'ai déjà une fois parlé d'une *route par mer au pays des aromates,* plus courte que celle des Portugais par la Guinée. C'est pour cela que le roi sérénissime [Affonso V de Portugal] me demande aujourd'hui des éclaircissements à ce sujet, ou, plutôt, une explication assez claire pour que des hommes même médiocrement savants puissent comprendre l'existence de cette route. Bien que je sache qu'elle *résulte de la forme sphérique du monde,* je me suis cependant décidé, afin de me faire mieux comprendre et de faciliter l'entreprise, à démontrer, par la confection d'une carte nautique, que l'existence de la route en question est prouvée. J'envoie donc à S. A. une carte que j'ai dessinée de mes propres mains, et sur laquelle sont marquées les côtes et les îles qui pourront servir d'escales quand on fera ce voyage *en se dirigeant constamment vers l'Occident.* »

Nous connaissons cette lettre par une copie transcrite entièrement de la main de Christophe Colomb sur le feuillet de garde d'un livre lui ayant appartenu, et qui se trouve dans la Bibliothèque

Colombine, à Séville. Voir la reproduction photographique de ce document dans *Don Fernando Colon, Historiador de su padre*, et les pages xv-xviii de l'introduction des *Additamenta* à la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. Quant à Christophe Colomb, il en eut connaissance parceque elle lui fut envoyée par Toscanelli en réponse à une demande de renseignements adressée de Lisbonne, à une date que nous ne pouvons préciser, mais qui est antérieure de dix ans au moins à la découverte des terres nouvelles, puisque celui qui l'écrivit mourut en 1482.

2. Déjà, en 1823, par l'ordre des autorités municipales de Gênes, on fit une publication du genre que je propose ici. Voir le *Codice Diplomatico Colombo-Americano, ossia raccolta di Documenti, etc.;* Genova, 1823, in-4°.

3. Il y a dix-neuf de ces autographes dans les archives de M. le duc de Veragua, à Madrid; deux dans les Archives nationales de cette ville; trois au palais Tursi, à Gênes; un dans la collection de M. le lieutenant-général marquis de San Roman. Les autres sont à la Biblioteca Colombina, de Séville.

4. *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen* est le titre du bel ouvrage d'Oscar PESCHEL.

5. Juanoto Berardi; second voyage de Colomb (*Cf.* les *çedulas* des 23 mai 1493, 9 avril 1495, etc. etc., dans NAVARRETE, *Coleccion*, tome II); Bart. Marchioni; expédition de Joam da Nova (BARROS, *Decada* I, lib. V, cap. x); Francesco de Rivarola (*Riberol*); expédition de Juan de la Cosa à Urabà (*Carta de la Reina D. Isabel*, 5 juillet 1503; Ms. de Simancas).

6. Simone Verde ou del Verde, Florentin (Lettre adressée à Matteo Cini; *Bibliotheca Americana Vetustissima*, p. 470). Son frère

Gherardo accompagna Vespuce dans son troisième voyage (BALDELLI, *Il Milione*, tome I, p. 59).

7. Angelo Trivigiano, alors qu'il était secrétaire de l'ambassade dirigée par Domenico Pisani, rendit compte de ses entrevues personnelles avec Colomb à l'amiral Domenico Malipiero. Trois de ses lettres existaient encore en 1818, aux mains du cardinal Zurla. Nous avons le texte complet de l'une d'elles, mais seulement un abrégé des deux autres, lesquelles doivent se trouver à Venise; ZURLA, *Marco Polo*, tome II, p. 362.

8. Ce fut Lorenzo Girardi, Florentin, qui transmit de Lisbonne à Toscanelli la demande de renseignements adressée à ce dernier par Colomb; LAS CASAS, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. XII.

9. Alberto Cantino était à Lisbonne le correspondant de Hercule d'Este, duc de Ferrare, et lui envoya une relation de l'expédition de Gaspar Corte-Real, le beau planisphère de la Biblioteca Estense, et une description du retour de Vasco de Gama en 1501. *Les Corte-Real*, Paris, 1883, grand in-8°, p. 204.

10. Ce fut Benvenuto di Domenico Benvenuti, Florentin, qui envoya à René II, duc de Lorraine, la fameuse relation des quatre voyages de Vespuce, qui fut imprimée en italien à Florence avant 1512, et dont une copie, faite par Lorenzo di Piero Choralmi da Dicomano, existait déjà dans cette ville le *x de Febbraio Mccccciij*. Biblioteca Magliabecchiana, lib. N.° 15, class 37; Cod. 205, et *Additamenta* à la *B. A. V.*, p. xxiii, *seq.*

11. Francesco de la Saeta était Crémonais, correspondant de Piero Pasqualigo, à qui il envoyait des descriptions de voyages maritimes; FOSCARINI, *Istoria della Letteratura Veneziana*, Padova, 1752, in-folio, pp. 424-429.

12. On est fondé à croire que Pantaleone Italiano, Martin Centurione, et tous les négociants italiens qui avaient ordre de verser directement au fonctionnaire chargé de surveiller l'armement des caravelles pour les expéditions de Colomb, le montant de leurs achats de grains, (NAVARRETE, tome III, p. 508), envoyèrent à Gênes, à Florence, etc. etc., une relation des découvertes de leur compatriote. D'ailleurs ALLEGRETTO ALLEGRETTI dit explicitement tenir de cette source ses renseignements sur les voyages d'outremer: *per più Lettere de' nostri Mercatanti di Spagna;* MURATORI, *Ital. Script.*, tome XXIII, col. 827.

13. Pietro GIUSTINIANI, *Historia rerum Venetarum;* Venet., 1576, in-fol., lib. XIV, et FOSCARINI, *loc. cit.*, p. 429.

14. *Girolamo Priuli registrando ne' suoi Diarj anche queste navigazioni nel corso di quindici anni* [1496-1512] *e comincio apunto la quelle del Gama e del Colombo;* FOSCARINI, *loc. cit.*, p. 427, et Rinaldo FULIN, *Diarii e Diaristi Veneziani;* Venezia, 1881, in-8°, p. 137.

15. *De Orbe Novo Petri Martyris Anglerii Mediolanensis Decades octo.* Parisiis, MDLXXXVII, in-8°, et *Opus Epistolarum;* Amstelodami, clɔ Iɔɔ LXX, in-folio.

16. *Epistola Christofori Colom.* Les deux premières éditions furent imprimées par Stephanus Plannck; la troisième par Eucharius Argenteus (Silber). Quant à l'édition illustrée en 10 feuillets, que l'on croyait aussi romaine, elle est sortie des presses de Bergmann de Olpe, à Bâle, en 1493-1494, ainsi que celle qui fait suite au poème de Carolus Verardus publié en 1494.

17. 1°: *Questa e la hystoria della inuentione delle diese Isole di Cannaria;* 25 octobre 1493; caractères gothiques.

2°: *La lettera dellisole che ha trouato nuouamente il Re di Spagna;* 26 octobre 1493; caractères romains.

3°: *Isole Trouate Nouamente Per El Re di Spagna;* 26 octobre 1495; caractères gothiques.

4°: *La lettera dellisole che ha trouato nuouamente el Re dispagna;* 26 octobre 1495; caractères romains.

18. *Ad sapientissimum Ludovicum Mariam Sfortiam Anglum septimum Mediolani Ducem: de insulis meridiani atque indici maris sub auspiciis inuictissimorum Regum Hispaniarum nuper inuentis.*

19. *Copia de la lettera per Columbo mandata ali Sere^{me} Re e Regina di Spagna: de leīsule et luoghi per lui trouate..... Constantio Bayuera Bressano al Magnifico e Clarissimo Francesco Bragadino podesta di Bressa.* Le seul exemplaire connu est à la Biblioteca Marciana.

20. *Libretto De Tutta la Nauigation De Re De Spagna De Le Isole Et Terreni Nouamente Trouati.* Le seul exemplaire connu est à la Biblioteca Marciana, et il lui manque le titre; (celui que nous venons de donner n'est que le titre de départ).

21. *Bibliotheca Americana Vetustissima*, New-York, 1866, in-4°; N°s 48, 55, 58, 70, 90, 94, 109.

22. *Ibidem*, N°s 83, 84, 86, 111, 146.

23. *Ibidem*, N° 57.

24. *Additamenta*, N° 29.

25. *Archivio Storico Italiano*, de Vieusseux, tome VII, Première partie, p. 313.

26. *Christophe Colomb,* tome II, pp. 7-9, obligeamment communiqué par M. Cesare FOUCARD, archiviste d'État à Modène.

27. Archives de Mantoue, (sous presse).

28. Ms. de la Biblioteca Palatina, publié par M. Carlo GARGIOLLI, *Il Propugnatore,* Bologna, N° de janvier 1875.

29. Communication faite à la *Regia deputazione di Storia patria per le provincie di Romagna,* par M. Olindo GUERRINI, le 8 mars 1885.

30. Biblioteca Palatina, cassette VI, N° 14, *apud* GARGIOLLI, *loc. cit.*

31. Mss. de la Biblioteca Magliabecchiana; publiés dans les appendices de la *Bibliotheca Americana Vetustissima,* p. 470.

32. A la Biblioteca Queriniana de Brescia, on ne possède que la IVème partie de la *Chronica Delphinea.* La IIIème, selon une note du ms. restant, allait de 1457 à 1500, couvrant justement la période qui nous intéresse. M. FULIN était d'opinion que la *Cronaca Morosina* contenait une partie de la *Delphinea;* mais celle-là est aussi égarée.

33. RAMUSIO avance cette affirmation sous le couvert de Pietro Martyre d'Anghiera qui, cependant, n'a jamais rien écrit de semblable. *Christ. Colomb,* tome II, p. 338, note. BENZONI, HERRERA, et CASONI, à cet égard, ne font que copier Ramusio.

34. *Y ansi cerrada con esta os le enbio y el suplimento del viaje en otra letra para que le deys a miçer Juan Luis...* Lettre autographe de Colomb du 27 décembre 1504, conservée au Palais Tursi.

35. L'aïeul de l'auteur de la fameuse conspiration.

36. *Al S.*^{r} *miçer Juan luys y ala S.*^{a} *madona catalina escriuo, la carta va con esta.* Lettre autographe de Colomb du 21 mars 1502, conservée au Palais Tursi. Cette Catalina paraît être la fille de Gian Maria del Caretto, femme de Gian Luigi Fieschi, ou bien la fille de Giacomo Fieschi, épouse de Giuliano Adorno (Sta. Catterina), que les documents nous montrent avoir été en rapports de grande amitié avec Nicolò et Agostino Oderigo.

37. *Communicato gia dodici o tredici anni al cavalier Francesco Pesaro il mio designo di voler scrivere il primo la Storia del veneziano commercio, tra le altre cose a questo relative me disse: mentre io era del Consiglio di X per eventualità ricercando certi lumi nell'Archivio di quel Corpo mi venne fatto di vedere, e leggere un memoriale presentato da Colombo alla Signoria, perchè il suo progetto accolto venisse ma il memoriale non ottenè il desiderato accoglimento.* Marin, *Storia civile e politica del Commercio de' Veneziani;* Vinegia, 1798-1808; tome VII, p. 236. Luigi Bossi, *Vita di Cristoforo Colombo*, Milano, 1818, p. 109, confirme ce dire: *Un magistrato insigne di quella cessata Republica mi assicurò, mentr'essa ancora fioriva, di aver veduto carte pubbliche, le quali facevano menzione dell'offerta di Colombo*, etc. etc.

38. In Not. Pietro Corsaro. *Christophe Colomb*, doc. XXII.

39. *En dicto dia del 5 de mayo de 1487, dí á Cristóbal Colomo, extrangero, tres mil maravedis.* Navarrete, tome II, p. 4.

40. *Fan alta cosa a donde toda la christianidad deue tomar alegria y fazer grandes fiestas y dar gracias solennes ala Santa trinidad con muchas oraciones solennes por el tanto enxalçamiento que auran tornando se tantos pueblos a nuestra santa fe.* Lettre annonçant la

découverte. Biblioteca Ambrosiana; le seul exemplaire connu. Les autres bibliothèques ne possèdent que la version latine précitée. Ceci est le texte original espagnol, imprimé, ce semble, à Barcelone, en avril 1493.

41. Bulle d'Alexandre VI, insérée dans le recueil d'actes (*Codice*) confié par Colomb à Nicolò Oderigo et aujourd'hui conservé au Palais Tursi. Cette bulle fut imprimée lors de sa fulmination, en mai 1493, à Rome, en caractères gothiques, 1 feuillet in-folio, d'un seul côté. Un exemplaire passa en vente à Londres le 24 mai 1854 (*B. A. V., Additamenta,* p. 1), mais on ne sait ce qu'il est devenu et l'on n'a pu encore en découvrir un autre. Il y aurait intérêt, pour l'histoire de la typographie, à faire des recherches dans les bibliothèques de l'Italie pour retrouver une édition contemporaine non seulement de cette bulle, mais de celles des 16 novembre (décembre?) 1501 et 28 juillet 1508, qui ne sont pas même mentionnées dans le *Bullarium* de RAYNALDI. On a publié récemment un texte espagnol de la bulle de 1501, et un texte latin de celle de 1508, dans la *Coleccion de documentos ineditos de Indias;* tome XXXIV.

42. Le malheur veut que ces événements se soient passés sous le pontificat d'Alexandre VI. Lorsque, invoquant la permission accordée par Sa Sainteté, *urbi et orbi,* je voulus faire des recherches sur ce sujet dans les archives du Vatican, on m'opposa un refus. Il est vrai que Son Éminence le cardinal-préfet daigna me promettre d'ordonner des investigations que l'on ne pouvait, paraît-il, laisser faire à un simple laïque. J'ai vainement attendu deux années; mais ma foi dans la parole du savant prélat n'est pas encore ébranlée.

43. NAVARRETE, tome II, doc. CXLV, p. 280. Le ms., qui se trouve dans les archives de M. le duc de Veragua, est une copie

qui paraît être de l'écriture de Fernand Colomb, fils illégitime de l'Amiral.

44. *A Gutierrez, vuestro solicitador, ruego á Dios que nunca le falte papel, porque escribe mas que Tolomeo y que Colon, el que halló las Indias.* Voir la *Cronica de Don Francesillo de Zuñiga,* dans les *Curiosidades bibliograficas,* Madrid, Rivadeneyra, p. 59.

45. *Gozara mi anima y descansara si agora en fin pudiera venir á V. Santidad con mi escriptura, la cual tengo para ello que es en la forma de los Comentarios é uso de Cesar.* NAVARRETE, *ubi supra.*

46. *David nel suo testamento lassò tre mille quintali di oro delle Indie isole a Salomone, per aiutar ad edificare il Tempio; e secondo scrive Gioseffo, David* [sic] *era di queste medesime terre* [el territorio di Beragua]. Voir la *Copia de la lettera per Columbo mandata* précitée; mais, ici, d'après le texte de MORELLI, *Lettera rarissima,* Bassano, 1810, p. 31. Le texte espagnol est plus clair: *y segun Josefo era el* [l'or, non David] *destas mismas tierras.* NAVARRETE, tome I, p. 309.

47. *Christophorus et Bartholomeus Columbi Fratres, Natione Ligures, ac Genuæ plebeis orti parentibus;* Antonio GALLO, *De Navigatione Columbi,* dans MURATORI, *Ital. Script.,* tome XXIII, col. 301; Bart. SENAREGA, *loc. cit.,* tome XXIV, col. 534; Agostino GIUSTINIANI, *Psalterium* et *Annali,* etc. etc.

48. L'origine fontanabuonienne ressort du qualificatif *de Terra-Rossa,* que Christophe et Barthélemy Colomb ajoutèrent à leur nom (LAS CASAS, *Historia,* lib. I, cap. 11) et des rapports aussi fréquents que intimes de leur père Domenico avec des gens de la vallée de la Fontanabuona; *Christ. Colomb,* tome I, p. 183.

49. Nous ne savons pas encore quelle était la profession de Giovanni; grand-père de Christophe Colomb; mais Domenico, père de Christophe, Amigeto, Tommaso et Matteo, ses cousins-germains du côté paternel; Bartholomeo et Giacomo, ses propres frères, furent tous tisserands; or, pour quiconque a remarqué la succession professionelle dans les familles d'artisans liguriens à cette époque, il est évident que Domenico Colombo ne pût guère être le premier qui s'adonna au métier.

50. *Dominicus de Columbo quondam Johannis de Quinto.* In Not. Giovanni Gallo, 2 mars 1470.

51. Au 30 octobre 1476, les frères Giovanni, Matteo et Amigeto, toux trois de Quinto et fils d'Antonio, s'engagent mutuellement à envoyer à frais communs l'un d'eux, Giovanni, en Espagne, *ad inveniendum dominum Christoforum de Columbo Armiratum Regis Ispanie,* et de partager ce que ce voyage aura rapporté. In Not. G. B. Pilosio; STAGLIENO, *Giornale Ligustico,* Anno XIV, p. 241.

52. In Not. Antonio de Facio, N.° 239.

53. *Suzana, filia quondam Jacobi de Fontanarubea et uxor Dominici de Columbo textoris pannorum lane.* In Not. Francesco Camogli; 25 mai 1471.

54. *Jacobus Bavarelus formajarius.* In Not. Lorenzo Costa, 21 juillet 1489.

55. *Christofforus de Columbo filius Dominici, maior annis decem novem.* In Not. Nicolò Raggio, 30 octobre 1470; STAGLIENO, *loc. cit.,* p. 259.

56. *Cristoforo de Columbo lanerio de Janua.* In Not. Lodovico Moreno; Savona, 20 mars 1472.

57. *Sozana filia q. Jacobi de Fontanarubea de bisagno et uxor Dominici de Columbo de Janua, ac Cristoforus et Johannis Pelegrinus filii dictorum Dominici et Sozanæ... in presentia mei.* In Not. Pietro Corsaro; Savona, 7 août 1473.

58. Marcello STAGLIENO, *Sulla casa abitata da Domenico Colombo in Genova;* Genova, 1885, pp. 70-74, et *Giornale Ligustico,* anno XVI, pp. 257-261.

59. *Dominicus de Columbo textor pannorum et tabernarius.* In Not. Giovanni Gallo, et *Christophe Colomb,* tome II, appendice I, documents XIII-XXXV.

60. STAGLIENO, *loc. cit.*

61. *Annotationes Julii Salinerii Jureconsulti Savonensis ad Cornelium Tacitum;* Genuæ, 1602, in-4°, pp. 336-357.

62. Gian Tommaso BELLORO, *Notizia di quindici carte concernenti ad una famiglia Savonese dei Colombi;* Torino 13 di Gennaro 1810 nella Stamperia di Vincenzo Bianco. Compositore Giuseppe Marcenaro di Genova. In-8° de 13 pp.

63. *Revista critica dell'avvocato Giambattista Belloro alla Dissertazione del signor Felice Isnardi;* Genova, 1839, in-8°.

64. *Supra,* note 47.

65. *Supra,* note 57.

66. Il y avait des peintres en Espagne, à la fin du XVe siècle, par exemple, Juan Sanchez de Castro, Pedro Berruguette, Juan de Borgona, Antonio del Rincon et les cinq artistes que le cardinal Ximénès chargea d'embellir le paranymphe de l'Université d'Alcalà; mais il peignaient seulement des sujets religieux. Ce n'est que plus tard, avec Alonso Sanchez Coello, que la peinture de portraits commença à se développer. Néammoins il n'est pas impossible que l'un d'eux ait eu l'idée de faire le portrait de Christophe Colomb. En tout cas, il n'y a pas trace de cette intention dans les écrivains de l'époque ni de l'existence d'une éffigie authentique du grand navigateur en aucun temps et dans aucun pays.

Le lecteur devra aussi se rappeler que l'enthousiasme provoqué par la nouvelle ne fut pas aussi grand qu'il serait de nos jours ou qu'on se l'imagine, et, à en juger par le silence des poètes et des chroniqueurs espagnols du XVe siècle, peut-être fut il moindre en Espagne qu'ailleurs. De toutes façons, la popularité de Colomb dura à peine six mois, car les déceptions commencèrent dès les premières lettres qui furent envoyées d'Hispaniola lors du second voyage et ne cessèrent qu'après la mort de l'Amiral. En réalité, c'est seulement entre le 20 avril 1493, date de son arrivée à Barcelone, et le 20 mai suivant, jour de son départ de cette ville, c'est-à-dire pendant six semaines, que l'on eut pu faire son portrait; ce qui, d'ailleurs, n'était alors nullement dans les habitudes en Espagne. Ni Boabdil, ni Gonsalve de Cordoue, dont la personnalité ou les exploits cependant eurent bien plus de prise sur l'imagination des Espagnols que ceux de Colomb, ne paraissent avoir eu cet honneur de leur vivant. Même les portraits de Ferdinand et d'Isabelle attribués à Antonio del Rincon ne sont que des peintures de la fin du XVIe siècle, et de fantaisie.

La popularité de Colomb fut éphémère parceque dans son enthousiasme il avait porté à croire que l'or abondait dans les pays nouvellement découverts, et que les Espagnols qui, séduits

par ses descriptions, allèrent au nouveau monde tenter la fortune, n'y trouvèrent que la pauvreté et les privations. Ceux qui revinrent en Espagne, complètement ruinés, et c'étaient surtout des gentilshommes, ne cessaient de se plaindre de « l'étranger » qu'ils accusaient avec autant d'injustice que d'acrimonie. On commençait aussi à être persuadé qu'il n'y avait rien à espérer de la découverte : *Los gastos eran muy muchos, los provechos eran pocos hasta entonces, la sospecha que no habia oro era muy grande ansí allá como acá en Castilla,* dit Andrès BERNALDEZ, témoin oculaire. (*Reyes católicos,* cap. CXXXI). Ce n'est pas dans ces conditions qu'on eut songé à fixer les traits de Christophe Colomb. De fait, il n'y a pas une seule de ses prétendues effigies qui ne soit au moins de soixante-dix ans postérieure à sa mort, et elles sont presque toutes d'un caractère burlesque.

Contentons-nous de savoir que le découvreur du nouveau monde était un homme aux dehors austères, assez grand de taille, roux, robuste, haut en couleur, le visage fort, long et tacheté de rousseurs, le nez courbé en bec d'aigle, les yeux gris, clairs et vifs ; toujours vêtu d'un sorte de froc, comme un moine. (*Libretto,* OVIEDO, LAS CASAS, BERNALDEZ).

67. Voir la restauration de la Porte Saint-André, par M. Alfredo D'ANDRADE, dans *La Porta Soprana di Sant' Andrea,* Genova, 1882, planches I et II.

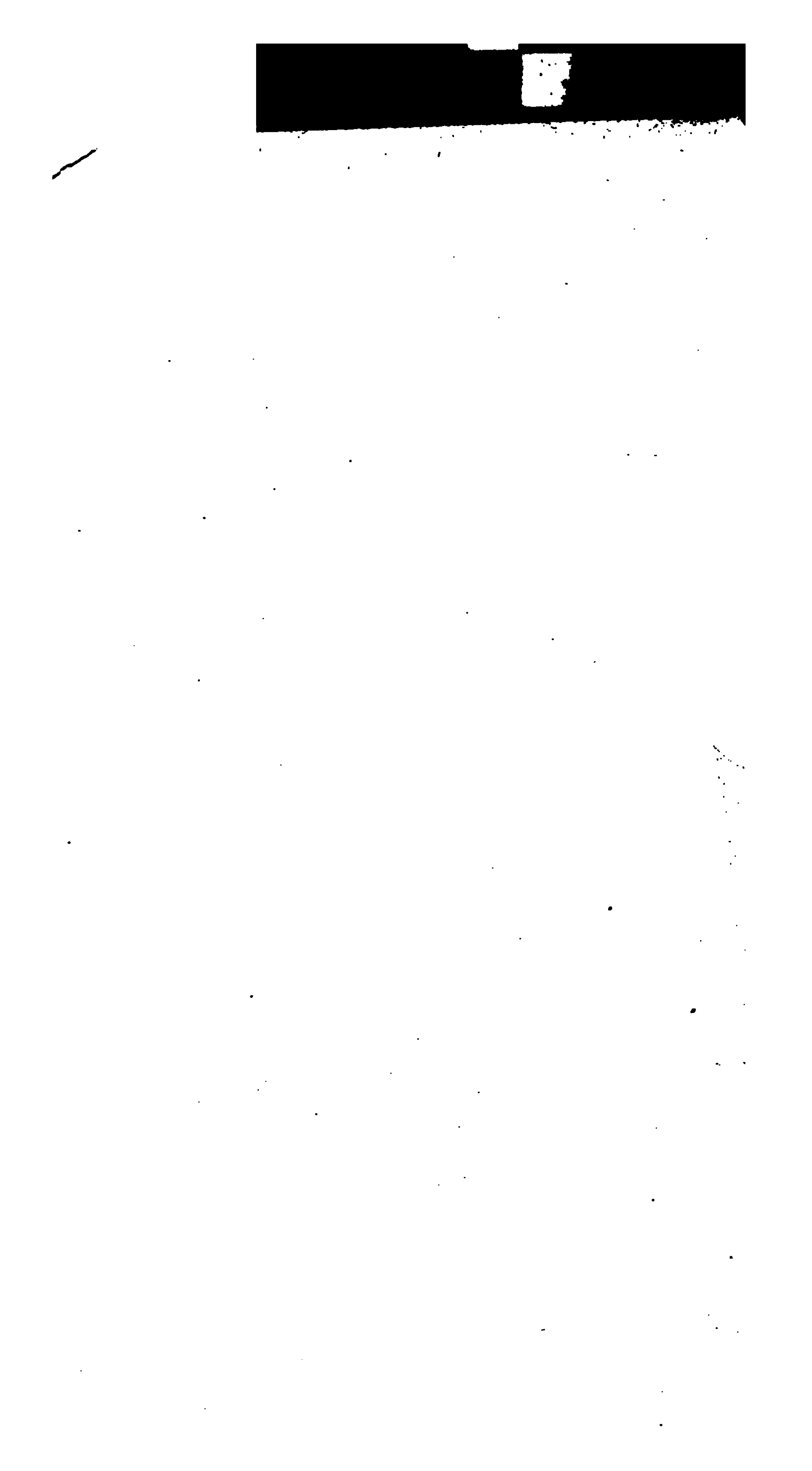
68. Voir la restauration de la maison ; STAGLIENO, *Sulla casa abitata da Domenico Colombo,* planche VI.

69. Les *Registri livellarii* de l'abbaye de Saint-Étienne montrent que Domenico Colombo tenait cette maison même par bail emphytéotique au moins une année avant 1457. D'autre part, Christophe Colomb est déclaré par le notaire Nicolò Raggio être au 30 octobre 1470 majeur de dix-neuf ans. Il est donc né entre 1446 et 1451,

et comme son père n'alla à Savone qu'en 1470 et que tout porte à croire que Christophe vécut avec lui jusqu'en 1473, Christophe Colomb a certainement demeuré dans la maison N° 37 (*N° rosso 67*) du Vico Dritto Ponticello, de l'âge de onze ans à celui de vingt-quatre, ou de l'âge de six ans à celui de dix-neuf, termes minima. Mais rien ne prouve que Domenico ne fut déjà propriétaire de cette maison avant 1456, car si son nom n'apparait pas comme tenancier des bénédictins avant 1457, c'est que leurs registres pour les douze années précédentes (moins cependant celui de 1447, et où Domenico n'est pas mentionné) manquent. Il faut aussi se rappeler que le père du découvreur de l'Amérique était établi dans l'intérieur de la ville de Gênes, comme tisserand, dès le 1er avril 1439 (In Not. Pilosio, *apud* STAGLIENO), et que les circonstances dans lesquelles nous le voyons agir à la Porte Saint-André aux 26 et 27 mars 1451 (In Not. G. Bonvino), indiquent un domicile dans cette localité à ces dates. Il se peut donc que non seulement Christophe Colomb ait fait son apprentissage dans la maison en question *mais qu'il y soit né.* Voir le *Caffaro,* N° du 1er octobre 1887.

70. *A spurious autograph letter of Christopher Columbus. Facts, Documents and Fac-similes;* New-York, (sous presse).

71. Un fac-similé de la partie afférente aux découvertes transatlantiques accompagne *Les Corte-Real et leurs voyages au nouveau monde;* Paris, 1883, grand in-8°.



C L

E.K.

